

annonce à établir un camp retranché devant
Toucoing, le nombre des soldats auxquels
elle accorde des congés dépassera 30,000;
enfin on annonce que M. de Goltz, dans
les fréquents entretiens qu'il a eus récem-
ment avec M. de Meustier, lui a donné
les explications les plus satisfaisantes au
sujet de la réunion du Parlement d'au-
térieur.

Le gouvernement n'a pas voulu laisser
passer sans protestation l'article solennel
que publiait, il y a quelques jours le *Journal des Débats*. C'est le *Constitutionnel*
qui a répondu par une note très courte,
mais que nous aurions pu désirer plus
claire, plus explicite. Le *Constitutionnel*
se borne à nier le désaccord qui, d'après
le *Journal des Débats* existerait entre M.
Rouher et M. Niel. Cependant personne
n'ignore que de tous les conseillers de
l'Empereur, M. Rouher est le plus ardent
partisan de la paix; et M. Niel, par sa
position, s'il ne désire pas la guerre, doit
agir comme s'il la désirerait.

Une lettre de Londres croit que pour
éviter une dissolution du Parlement qui
préjudicierait à l'expédition urgente des
affaires, le cabinet Disraeli resterait à son
poste et se conformerait à la décision de
la majorité.

Il y aura demain séance publique pour
le vote de trois projets de lois d'intérêt
local concernant deux départements, la
Somme et le Nord. Nous devons à ce sujet
faire remarquer que les rapporteurs sont
des députés élus par les départements
intéressés; tandis que pour les projets de
lois concernant les terrains du Trocadero
à la suite de la visite de la ville de Paris et
de l'édifice par un député de la Seine
il n'y a eu parmi les membres des com-
missions.

CH. CAROT.
Paris, 4 mai.

L'événement du jour est la victoire
remportée par les candidats du gouverne-
ment dans le triple scrutin d'hier et d'au-
jourd'hui. Dans la Seine-Inférieure et dans
le Nord le résultat est définitif: MM.
de Bosredon et Cornille ont été élus. Dans
le Var, M. Gaugiron, candidat officiel et
M. Grosse, fils du dernier député, ont à
eux deux obtenu 23,000 voix contre 6,639
données à M. Decazes, candidat de l'oppo-
sition.

Aujourd'hui s'est ouverte au Sénat la
discussion de la loi sur la presse: M. de
Maupas a dû parler le premier contre la
loi. On pense que la discussion occupera
à peu près toute la semaine. Le fait re-
marquable du débat sera probablement le
discours de M. Sainte-Beuve. Quelques
personnes qui en ont lu des fragments,
car il est écrit déjà depuis plusieurs jours,
semblent douter que M. Sainte-Beuve
puisse le lire tout entier et affirmer qu'il
spoliera une grosse tempête.

M. de Laborde, directeur-général des
archives impériales, est nommé sénateur.

Les nouvelles politiques sont toujours
râpées le lundi: aujourd'hui on ne signale
que le projet d'adresse du parlement d'au-
térieur en réponse au discours du roi Guil-
laume; il se prononce beaucoup plus net-
tement que le discours royal en faveur de
l'application politique de l'Allemagne, et
s'il est adopté, il faudra constater un nou-
veau triomphe de la politique prussienne.

On a paru surpris du départ subit pour
Vienne du prince de Metternich appelé par
une dépêche de son gouvernement: on
ne sait encore à quoi l'attribuer; mais
comme M. de Metternich a eu dans ces
derniers temps de fréquents entretiens
avec M. de Meustier, on ne doute pas que
son voyage ne se rattache à des négocia-
tions confidentielles entre les deux cours.

Hier a eu lieu le banquet offert par le
Corps diplomatique à M. de Budberg. Il
était présidé par le marquis de Moustier.
Après les toasts des hommes, sont venus
ceux des dames, car il y avait des dames.

Mme de Metternich a porté un toast à
Mme de Budberg.

Le *Petit Moniteur* annonce ce soir la
mort du comte de Toulougeon, député du
Jura.

M. Jules Favre a été présenté hier à
l'Empereur par MM. de Remusat, de Sacy,
et Villemain. Vous trouverez dans les
journaux du soir plusieurs variantes sur
les incidents de cette réception. C'est, si
je ne me trompe, la seconde fois que M.
Jules Favre est reçu par l'Empereur. Il
y a quelques années, il demanda et obtint
une audience pour solliciter la grâce d'un
homme qu'il avait défendu devant la cour
d'assises: il aura donc été reçu comme
avocat et comme académicien.

Il y a eu une telle foule hier à l'expo-
sition de peinture dont l'entrée est gratuite
le dimanche que l'on a dû, à plusieurs
reprises, fermer les portes, jusqu'à ce
qu'un certain nombre de visiteurs en sor-
tant puissent faire place à d'autres.

Le prince Napoléon et la princesse Clotilde
sont arrivés hier à Paris.

L'Empereur a passé aujourd'hui en re-
vue, sur le terrain des courses du Bois de
Boulogne, l'artillerie de la garde et la di-
vision des cuirassiers de Versailles.

Il paraît qu'il n'y a encore rien de décidé
au sujet du voyage en France de l'Empe-
reur d'Autriche. On dit que si ce prince
venait à Paris, le roi de Prusse ne man-
querait pas d'aller à St-Petersbourg faire
une visite au Czar. Ce serait une affirma-
tion de l'alliance prusso-russe en face de
l'alliance franco-autrichienne. Nous croyons
que les choses n'en sont pas encore là.

Nous sommes passés sans transition des
giboulées capricieuses du mois d'avril aux
chaleurs accablantes du mois de juillet. La
persistance du froid jusqu'au milieu du
printemps avait retenu ici tous ceux qui
des le mois d'avril émigrent à la campa-
gne; aussi les premiers beaux jours sont
le signal du départ. C'est le premier ban
des Parisiens qui va s'installer à la campa-
gne, plus ou moins loin de la capitale, suivant
les loisirs ou les moyens de chacun. En
général, c'est la bourgeoisie qui se met en
branle la première; les gens de grande
existence restent encore à Paris durant le
mois de mai pour assister aux derniers
bals, aux dernières courses, aux dernières
soirées officielles ou aristocratiques; pour
eux la villégiature ne commence qu'au
mois de juin. Ce n'est que plus tard vers
le mois d'août, à l'époque des vacances,
que l'arrière-ban des Parisiens s'éparpille
de tous côtés, dans les villes d'eau et les
ports de mer.

Les courses d'hier ont été très belles:
jamais pareille foule n'avait égayé le bois
et la pelouse. La rage des paris prend
des proportions inquiétantes, et l'admini-
stration la tolère.

CH. CAROT.

CHRONIQUE DU JOUR.

Il est positif, cette fois, que M. Jules
Favre a été présenté à l'Empereur comme
membre de l'Académie française. C'est
d'ailleurs que cette présentation a eu lieu.
Les « parrains » du récipiendaire étaient
MM. Villemain, Sacy, et de Remusat.

L'Empereur a reçu les délégués de l'Académie
avec beaucoup de bienveillance. Il a rap-
pelé à M. de Remusat leurs relations à
l'Élysée sous la présidence.
S'adressant à M. Jules Favre, S. M. a
exprimé les regrets que lui avait causés la
mort de M. Cousin, dont il avait su ap-
précier l'esprit si élevé et le noble patrio-
tisme.

M. Jules Favre a répondu: « Sire, heu-
reusement les hommes comme M. Cousin
ne meurent pas tout entiers, et l'enseigne-
ment philosophique auquel M. Cousin a
attaché son nom restera... »

C'est juste, a répliqué l'Empereur, cet
enseignement est une des gloires de la
France.

M. Jules Favre, qui était en costume
officiel, a remis à l'Empereur un exem-
plaire de son discours magnifiquement re-
lié.

L'amendement suivant au projet de loi
sur les chemins vicinaux a été présenté
par M. de Saint-Paul:

« La caisse des chemins vicinaux pour-
voira d'avances (près des communes) au
moyen d'une somme annuelle de 20 mil-
lions qui, pendant dix ans, lui sera versé
en compte sur les fonds des caisses d'é-
pargne. »

Un journal annonce qu'on fabrique en
ce moment dans les environs de Paris
une poudre blanche pour l'artillerie, pou-
dre qui ne contient pas de soufre, ne fait
pas de fumée et porte plus loin que la
poudre dont on se sert actuellement. Il
paraît aussi que l'artillerie de la garde
mobile va être organisée prochainement
dans les villes où il existe déjà des gar-
nisons d'artilleurs. Ce sont les chevaux des
artilleurs réguliers qui serviront aux
exercices et aux manœuvres.

Le succès du Chassepot dépasse le but.
Les résultats obtenus dans les dernières
expériences avec cet engin meurtrier sont
effrayants. Il est acquis que, désormais,
on peut demander aux troupes armées du
terrible fusil une moyenne de 70 pour
100; c'est-à-dire que sur cent coups, 70
doivent atteindre un but déterminé.

Supposons un peu d'exagération dans
ces chiffres, et réduisons le résultat à un
tiers pour cent, nous n'en arriverions pas
moins à des statistiques véritablement
horribles.

Ainsi, par exemple, un fusilier peut
tirer de dix à douze coups par minute;
admettons qu'il n'en tire qu'un seul, il en
aura tiré trois cents après cinq heures de
combat, et une armée de cent mille hom-
mes en aura tué 30 millions. Mettez main-
tenant en présence deux armées d'égale
force, et, dans l'espace d'un matin, elles
auront brûlé vingt-trois fois plus de car-
touches qu'il n'en faut pour s'entredé-
truire depuis le premier soldat jusqu'au
dernier.

M. Jules Richard, du *Figaro*, sans dire
où il a puise ses renseignements, annonce
que la garde nationale mobile ne sera pas
organisée effectivement sur tout le terri-
toire de l'empire. On commence d'abord
par les départements de l'Est et du Nord;
puis, on continuera par ceux du centre et
du Sud-Est. On n'aurait encore donné au
Nord ordre pour les départements de
l'Ouest.

D'après une correspondance anglaise,
le gouvernement français aurait fait acheter
ces jours derniers à la foire de Lincoln
mille chevaux, qui ont été aussitôt embar-
qués pour la France sur divers points
de la Tamise.

Un correspondant du *Journal du Havre*
croit savoir que la mission en Angleterre
du général Fleury, parti sous le prétexte
de recruter pour les haras, semble prendre
des allures presque mystérieuses.

Le général est resté jusqu'à présent dans
le plus strict incognito. A son hôtel, sa
porte est consignée pour tout le monde, et
il ne reçoit aucune visite; en revanche, il
en fait un assez grand nombre. De grand
matin, il va travailler deux heures à l'am-
bassade française, où il reçoit son courrier
et d'où il expédie ses dépêches. On assu-
re que le général a eu déjà plusieurs en-
trevues particulières avec le duc de Cam-
bridge et avec le ministre de la guerre
anglais; et il a eu aussi de très longues
conversations avec lord Stanley.

On vient, assure-t-on, de procéder, à
Paris, à une enquête assez étrange, au su-
jet de la question de paix et de guerre
qui agite, depuis quelque temps, dans
les hautes régions gouvernementales. On
a fait interroger officiellement un certain

nombre de grands industriels et presque
tous les présidents des sociétés coopéra-
tives ouvrières. Il résulte de cette enquête
que tous, et particulièrement les ouvriers,
sont partisans décidés de la paix.

On répète les paroles suivantes qui au-
raient été dites à quelques hauts digni-
taires de la marine à Cherbourg par le
général Froissard qui accompagnait le
prince impérial:

« De grands événements sont à prévoir
en 1868 ou en 1869. La marine doit être
prête. »

Le comte Crivelli, ambassadeur d'Aut-
riche à Rome, est mort d'une attaque
d'apoplexie pendant une promenade à
cheval hors des murs de la ville.

On dit que la police française vient
d'opérer, à Paris, la saisie de plusieurs
papiers émanant de Mazzini et de son
parti, et ayant trait à un vaste plan de
conspiration dans toute l'Italie. Avis en
aurait été donné immédiatement à Flo-
rence par le gouvernement français.

Nous ne reproduisons ce bruit que sous
réserve.

Pour la chronique du jour: A. DORMEU.

CHRONIQUE LOCALE

Le Corps législatif a adopté hier le pro-
jet de loi autorisant la ville de Roubaix à
contracter un emprunt et à s'imposer ex-
traordinairement.

Un arrêté municipal dispose:

« Une enquête est ouverte sur un projet
de modification au plan d'alignement de la
ville, ayant pour objet la réduction de 12
mètres à 40 de partie de la rue Paulus,
aujourd'hui rue Jacquart, les autres par-
ties de la rue conservant, celle aboutissant
à la route de Roubaix à Toucoing sa
largeur de 10 mètres, celle aboutissant à
la rue du Haut-Fonloyon le long du Fort
Frasse, sa largeur de 9 mètres.

En conséquence et conformément à
l'arrêté de M. le Préfet en date du 26 avril
1868, l'avant-projet sus-mentionné restera
déposé, pendant quinze jours, au Secré-
tariat de la Mairie afin que chaque habi-
tant puisse en prendre connaissance.

Ce délai expiré, M. le Juge-de-Paix
du Canton-Ouest recevra dans sa salle
d'audience les 14, 15 et 16 mai prochain,
de onze heures à midi, les déclarations
des habitants sur l'utilité publique dudit
projet.

Par décret impérial, en date du 2 mai,
M. Jules Lesboudois, auditeur de 2^e classe
au conseil d'Etat, est nommé auditeur de
1^{re} classe, en remplacement de M. de
Bellissen, dont la démission est acceptée.

Nous apprenons la mort de M. Destigny,
ancien rédacteur en chef du *Mémorial de
Lille*. Depuis quelque temps, atteint d'une
grave maladie, et en outre dans une
position moins qu'aise, il avait dû entrer
dans une maison de santé. Il était âgé de
57 ans.

Comme le dit fort bien le *Mémorial de
Lille*, M. Destigny a constamment montré
une grande intelligence du journalisme,
un esprit vraiment politique et un talent
auquel ses adversaires rendaient eux-
mêmes justice.

Par décision de M. le Maire, de Roubaix
M. Malcaze, ex-directeur du théâtre d'Ag-
gen, vient d'être nommé à la direction du
théâtre de Roubaix.

M. Malcaze a dirigé pendant trois ans
le théâtre d'Aggen; il a laissé dans ce che-
lieu une excellente réputation comme ad-
ministrateur, ce qui nous fait espérer que,
la prochaine saison théâtrale s'ouvrira
dans de bonnes conditions.

Nous rappelons qu'un cours gratuit à
l'usage des chauffeurs, mécaniciens,
contre-maîtres, etc. a lieu tous les samedis
dans le local affecté aux cours de physique
et de chimie.

A la demande instante qui lui a été
faite, M. Loisset a retardé de trois jours
son départ de Roubaix, et il donnera
demain mercredi une représentation au
bénéfice des pauvres, en témoignage de
reconnaissance du bon accueil que lui
et ses artistes ont reçu à Roubaix. On doit
savoir gré à M. Loisset d'une pensée aussi
généreuse.

Dans cette représentation et pour la
première fois, l'intelligent directeur
présentera en liberté les chevaux *Roméo*,
Lord of Dales et *Crève-Cœur* (le cheval
carillonneur), trois étalons pur sang.

Judi, clôture définitive et vendredi
matin départ de toute la troupe pour
Bruges.

En passant en revue dans notre dernier
numéro, les principaux artistes du cirque,
nous en avons omis trois, MM. Baptiste
Loisset, Bassin et Cramber, auxquels il
serait injuste de ne pas accorder une
mention spéciale. Ce sont trois écuyers de
première force, exécutant leurs exercices
avec une adresse et un sang-froid admi-
rables. M. Cramber, en particulier, franchit
une demi-douzaine de cerceaux, les yeux
bandés. C'est le nec plus ultra du genre.

Dimanche dans l'après-midi, un enfant
de deux ans et demi qui jouait sur la voie
fermée entre Roubaix et Lille, à la hauteur
de la barrière de *Rouge-Barre*, près Was-
quehal, a été écrasé sous un train de voya-
geurs.

Cet enfant était le fils du garde-bar-
rière.

Un vol assez important a été commis à
Toucoing, il y a quelques jours. Dans la
nuit du 30 avril au 1^{er} mai, des malfaite-
urs ont pénétré par escalade dans le
magasin de M. Flipo-Vanvoeste, négociant,
et y ont enlevé 4 ballots de laine éval-
ués à 2697 fr. Ces hardis voleurs sont dé-
meurés inconnus jusqu'ici et l'on n'a dé-
couvert aucun indice qui puisse mettre
sur leurs traces.

Les autorités belges ont remis hier
entre les mains de la gendarmerie de
Toucoing le sieur Edouard Delara, ex-dis-
tillateur, âgé de 45 ans, né à Douai, pré-
venu de banqueroute frauduleuse et de
faux en écritures de commerce.

Voici les dernières arrestations qui nous
sont signalées:

Laurent Paulus, matelassier à Roubaix
— injures et menaces envers les agents
de l'autorité; J.-Bie. Dubois — fraude;
Benoit Vanackere, cordonnier, né à
Bruges, contravention à un arrêté d'en-
pulsion.

Dans son audience d'hier, le tribunal
correctionnel de Lille a jugé trois gamins
de 14 à 15 ans, Constant Lécouteur, Henri
Coupot, et Victorien Camus, accusés
conjunctivement d'avoir dérobé à l'étalage
d'un magasin de Roubaix, des cravates,
porte-monnaie, médaillons, etc. Acquittés
comme mineurs, ils resteront: le premier
et le troisième, chacun durant quinze jours
dans une maison de correction; le deuxième
pendant un mois.

Les journaux de Lille ont reçu la
communication suivante:

« Le programme de la fête communale
de notre ville, qui sera célébrée cette
année, les 21 et 22 juin, comprend une
fête militaire, avec tir à la cible, offerte
aux sapeurs pompiers et aux gardes
nationaux de la France et de l'étranger.
Les prix à disputer sont au nombre de
14, formant une valeur totale de 2,760 fr.
Les corps qui sont disposés à se
rendre à l'invitation qui leur a été adressée

j'ose cependant vous faire une prière...
— Vous êtes M. Valkiers, le nouveau
docteur? interrompit l'autre. Et vous ven-
ez m'offrir vos services? J'en suis fâché,
mais j'ai déjà choisi un autre médecin. Je
n'en suis pas moins charmé de faire votre
connaissance, et je vous remercie de votre
bonne intention.

— Non, monsieur, répondit Adolphe,
ce n'est pas le but de ma visite. On m'a
dit que vous étiez humain et charitable. Je
viens vous supplier de prêter votre se-
cours à des malheureux. Soyez assez com-
plaisant, je vous prie, pour m'écouter un
instant.

M. Van Horst parut touché de la dou-
ceur de la voix d'Adolphe, et de la géné-
rosité de sa prière.

— Écoutez; parlez franchement, dit-il.
Encouragé par ces paroles bienveil-
lantes, Adolphe commença:

— Monsieur, il y a là-bas, derrière le
grand bois, une chaumière occupée par
un pauvre faiseur de balais avec sa femme
et ses trois petits enfants. Le mari est
depuis deux mois étendu sur son lit; il a
au sein une inflammation de l'articu-
lation que l'on appelle communément tu-
mour blanche. Tout son dos est excorié et
couvert de plaies. Le malheureux est ma-
lade comme un squelette et ne peut se
mouvoir qu'avec peine. Sa pauvre femme,
épouée par la misère et le chagrin, pa-
rait se consumer lentement; les trois en-
fants ont des tumeurs au cou; leur peau
est éteinte et leur sang vicie. Ah! monsieur,
si vous pouviez voir ces pauvres
gens dans leur misérable demeure; le
malheureux père étendu sur son lit de
douleur, la mère languissante et toussant
à épuisement, les enfants, blêmes, indo-

lents, rachitiques, pareils à des ombres
errantes, avec des yeux fatigués et bril-
lants de faim. Leur estomac crie famine;
ils ont besoin d'une nourriture saine, et
ce qu'il mangent, ces pauvres enfants dé-
hérités, les vaches le fouleraient aux pieds
avec dédain. Aussi leur tempérament dé-
gère de jour en jour; la maladie des-
cend des glandes dans les poumons; aussi
leur sang s'appauvrit et se change en
eau comme celui des insectes. Ce sont
cependant des hommes et des créatures
de Dieu comme nous, n'est-ce pas, mon-
sieur?

En prononçant ces derniers mots, Adol-
phe s'était laissé entraîner par un senti-
ment de compassion, et sa voix avait trem-
blé d'émotion. Probablement, M. Van
Horst fut touché profondément, moins
encore par le récit du jeune homme, que
par l'accent pénétrant de ses paroles si
pleines de sensibilité; car il le regarda
avec une sorte d'étonnement, et murmura
d'une voix intelligible:

— Certainement, certainement, ce sont
des hommes comme nous. Que déirez-
vous que je fasse?

— La maladie de ces malheureux,
voyez-vous, monsieur, a pour unique
cause leur extrême misère, et le manque
d'aliments nutritifs. Celui qui leur pro-
curerait pendant quelque temps un peu
de viande et du bon pain serait un dieu
pour cette famille délaissée, car il chas-
serait de leur chaumière le déshonneur
et la mort. Cela vous serait si facile,
monsieur! Permettez seulement que ces
pauvres enfants viennent chaque jour
chercher les restes de votre table; ajou-
tez-y quelquefois un morceau de viande
bien saine.

M. Van Horst, avait, sans s'en aperce-
voir, cessé de fumer; il laissa tomber sa
pipe sur la table. Il semblait écouter la
voix du jeune homme dans une profonde
réverie, et l'œil fixé sur les lèvres du
narrateur, il demeura silencieux, même
après qu'Adolphe eut fini de parler.

— Écoutez votre cœur généreux, reprit
Adolphe suppléant; faites bénir votre nom
par cette famille infortunée, et croyez,
monsieur, que Dieu vous rendra en joie et
en santé ce que vous aurez fait pour ces
pauvres créatures souffrantes.

M. Van Horst se leva, s'approcha du
jeune homme, qui le regardait avec des
yeux suppliants, et lui dit en lui serrant
les mains:

— Docteur, je crois que vous avez un
noble cœur. Comptez sur moi; je ferai
plus que ce que vous attendez de moi. Et
soyez heureux vous-même pour la part
que vous attendez de ce bienfait; car vous
ne plaidez pas comme un médecin pour
ses malades, mais comme un ami de l'hu-
manité pour des frères misérables.

Profondément ému du résultat favorable
de ses efforts, le jeune homme balbutia
quelques paroles de remerciement, et se
dirigea vers la porte.

L'autre le regarda partir d'un air pen-
sif, puis s'écria d'un ton singulier:

— Docteur, docteur, revenez je vous en
prie.

Il avança une chaise, et reprit:

— Maintenant, à votre tour de vous
montrer complaisant pour moi. Asseyez-
vous, et écoutez moi aussi quelques ins-
tants.

M. Van Horst ralluma sa pipe, et, tout
en tirant quelques bouffées de tabac qui
flottèrent en usage bieuâtre au-dessus
de sa tête, il demanda:

— Dites-moi, docteur, ne m'avez-vous
pas encore regardé? Vous avez remarqué,
sans doute, que je ne me trouve pas bien?

— En effet, monsieur, vous paraissez
un peu malade...

— Un peu! reprit l'autre. Vous en
parlez bien légèrement. En cela, vous ne
montrez pas autant de tact que...

— Monsieur, il ne faut pas le prendre
en mauvaise part, interrompit le jeune
homme. Vous avez votre médecin; c'est
à lui seul qu'il appartient d'apprécier la
gravité de votre indisposition.

— Ceci est une autre question, répondit
M. Van Horst en riant. Une fois qu'on a
consulté un médecin, on ne pourrait plus
s'adresser à un autre?

— En ce qui vous concerne, vous êtes
entièrement libre, fit Adolphe.

— Ainsi, si je vous priais de causer un
instant avec moi de ma maladie, vous me
refuseriez?

— Soyez assez bon pour ne pas me faire
une semblable prière, répondit Adolphe
avec embarras. Votre médecin est M. Heu-
veils, qui vous guérira promptement.

— Laissez là cette étrange susceptibilité,
s'écria M. Van Horst en tirant d'épaisses
bouffées de sa pipe, vous m'impatientez,
monsieur. Le docteur Heuveils n'a plus
rien à voir dans ma maladie.

— Pardonnez-moi, monsieur, inter-
rompt Adolphe d'un ton délibéré; il est
de mon devoir de mettre à votre service
mon peu de savoir.

— En ce cas, monsieur, examinez-

moi bien, et tâchez de distinguer la nature
de ma maladie.

La physionomie d'Adolphe changea su-
bitement. Il considéra pendant quelque
temps d'un regard scrutateur les traits du
malade.

— Veuillez découvrir votre poitrine,
monsieur, lui dit-il.

— Pourquoi? demanda l'autre étonné.

— Je vous en prie, laissez-moi conti-
nuer, répondit Adolphe. N'avez-vous pas
quelquefois des battements de cœur?

— Oui, et pas un peu? soupira M. Van
Horst.

Le jeune docteur lui posa la main sur
le cœur, et parut compléter les battements.
Non content de cela, il plaça son oreille
contre la poitrine du malade et écouta de
chaque côté les bruits intérieurs.

HENRI CONSCIENCE.

La suite au prochain numéro.

Mlle Adeline Patti s'est fait entendre à
Amiens, vendredi dernier, au *Cercle phil-
harmonique*. Les journaux ont rendu
compte de cette fête musicale dont les
dilettanti amiennois conserveront le plus
agréable souvenir. Un de nos concitoyens
qui y assistait a été gracieusement invité
au souper offert aux artistes. — M. Jules
Deneux, président, a porté un toast à
Mlle Adeline Patti et aux artistes qui lui
ont prêté leur concours. Des applaudisse-
ments chaleureux ont répondu aux paroles
éloquentes de M. Jules Deneux. — M. Eug.
Yvert, rédacteur en chef du *Mémorial*